

# MELANGES RELIGIEUX,

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI.

Montreal, Mardi 6 Juin 1848.

No. 77.

## COMTE

DE RICHELIEU.

Suite et fin.

Il y a des personnes qui ont des idées si parfaitement erronées de notre état actuel, si peu en harmonie avec le bonheur du pays, qu'on est forcé d'accuser l'intégrité, soit de leur intellect, soit de leur cœur. Dans l'un ou l'autre cas, ces individus doivent être veillés de près; chaque ami du pays doit être en garde contre leurs raisonnements perfides et séducteurs pour ceux-là seulement qui ne veulent pas réfléchir, ou qui, comme dans les temps passés, prenaient pour orthodoxes les assertions de certains hommes, dont les projets et les démarches, toutes violentes et intempestives qu'elles furent, se trouvaient justifiées par les actes d'un exécutif arbitraire, despote, et à tous égards, malhonnête et méchant. On vous dira incessamment qu'il n'y a pas de bonheur politique ou civil hors des États-Unis, que le système là en opération est merveilleux et qu'il n'y a des merveilles que là. A croire ces précepteurs ou plutôt perturbateurs, on prendrait nos voisins pour une classe d'hommes toute différente des autres. Ils sont pourtant des êtres ordinaires, comme nous, et je puis certifier que tout ne va pas aussi harmonieusement chez eux, que le prétendent ou imaginent certains personnages qui n'y ont fait qu'une courte résidence. — Personne plus que moi a raison de la reconnaissance pour ce beau peuple, qui est sans doute le premier de la terre, en intelligence, fruit de son admirable système d'éducation, pour l'entretien de laquelle il paie gaiement d'énormes dépenses. Il m'a traité non seulement avec hospitalité, mais générosité et affection. J'admire ses mœurs, quoi qu'en disent des hommes préjugés ou ignorants de leur caractère. Je suis émerveillé de leur prodigieuse prospérité, tant individuelle que nationale, mais je vous avoue avec franchise que je verrais notre introduction dans la grande famille républicaine avec chagrin. Et en voici la raison, qui est fondée sur l'expérience personnelle; — ceux de nos Canadiens qui demeurent aux États-Unis et qui n'ont pas d'éducation ne peuvent avancer et s'élever au-dessus du rang du journalier, mais celui qui sait lire, écrire, et un peu chiffrer, ne manque pas de se frayer un chemin et acquiesce du bien et une bonne position comme citoyen. Car, le Canadien travaille plus, économise beaucoup plus et se contente de moins que l'Américain, et avec une intelligence un peu cultivée, il serait au niveau de ses co-citoyens.

Conséquemment, avant de prôner l'annexion aux E.-U., il faut mettre notre vertueuse population en état de lutter dans la vie domestique, sociale et politique, avec ce peuple. Celui qui veut précipiter cet événement n'est pas l'ami des Canadiens. Il est "fanatique ou saisi d'une déplorable monomanie, dont le fonds est l'espoir de devenir président d'une nouvelle république ou gouverneur d'un état indépendant. . . " Je ne crains pas d'avouer que l'époque, par la suite des choses naturelles, plutôt encore par des éventualités, peut arriver longtemps avant que ce pays soit préparé pour l'événement, grâce aux prédicateurs de l'ignorance, des PAPINEAU et Cressé, et à l'ancien système de gouvernement. Il y a des personnes qui prétendent hypocritement être les amis de l'éducation; mais selon eux, il ne faut pas taxer les habitants pour son avancement! Or, c'est dire qu'il n'y aura pas d'écoles généralement établies dans le pays; donc l'ignorance doit continuer à opprimer nos honnêtes cultivateurs. Car ceux qui ne peuvent en apprécier l'avantage ne feront jamais de contributions volontaires, pour ce qu'ils regardent comme de peu d'utilité. La vérité de cette remarque a été prouvée plus d'une fois. Il ne convient vraiment pas de se donner pour l'ami du pays, et par une duplicité honteuse et méprisante, de mettre des entraves à sa prospérité. Moins il y a d'instruction, moins les égoïstes ont à redouter pour eux et les leurs, ils deviennent plus sûrs; mais de maintenir une telle position, se donner en même temps pour républicain, et vouloir l'annexion aux États-Unis, c'est être fourbe et l'ennemi acharné du pays, qui a eu le malheur de donner le jour à des êtres dont la mission paraît être de vouloir la mutilation de leur patrie et le malheur de l'humanité. — On veut faire de l'agitation à tout prix; tantôt il nous faut un "conseil électif," une absurdité, soit dit en passant, comme remède à tous nos maux. Ensuite il faut agiter le rappel de l'Union, bien qu'on sache qu'il est impossible pour le moment de réparer cette injustice. Dans tous les cas, nous possédons les moyens de faire disparaître tout ce qu'il y a d'amer et de méchant dans cette loi. Ce n'est pas assez, il faut se plonger dans les affaires de la malheureuse Irlande, dont toute âme bienveillante déplore la situation pénible et affligeante, mais pour laquelle il nous est impossible de faire plus que d'exprimer nos "vives sympathies"; et nous savons ce qu'elles valent auprès des autorités qui ne connaissent pas même la justice commune. En dernier lieu, il faut intervenir dans les affaires de France, convoquer des assemblées pour congratuler les Français sur leur affranchissement de la domination des Bourbons; race, qu'il me soit permis de le dire en passant, qui est indigne de présider aux destinées d'aucun peuple, bien moins du grand peuple français. Tout comme si nos félicitations ampoulées pouvaient affecter ce gouvernement-là! On oublie que la France a paru nous oublier; du moins elle n'a jamais montré aucune sympathie pour nous; même lorsque la plus ancienne ville de la Nouvelle-France, Québec, n'était qu'un monceau de ruines.

"N'importe le sujet, il faut de l'agitation," bien que ce renouveau des esprits puisse avoir l'effet d'ébranler tout notre état social, "arrêter le progrès des choses; éloigner les capitalistes" et par là "déprécier nos propriétés; chasser nos meilleurs ouvriers par le manque d'emploi." Enfin, "exciter la méfiance, la crainte, et la tristesse" dans tous les cœurs; voilà les résultats les plus probables de cette impolitique agitation. Car ce qui est déjà arrivé, on le dira avec raison, peut avoir lieu encore. Il y en a qui ont la bassesse de prétendre aujourd'hui que l'on ne voulait que faire de l'agitation constitutionnelle en l'an de grâce 1847—on

n'a pas songé le moins du monde à la violence, vous pouvez en être certains! mais le triste tableau des événements qui ont résulté de cette agitation doit au moins nous apprendre le danger de pareilles tentatives. Il y a des hommes qui peuvent exciter les masses en s'adressant à leurs passions et non à la raison,—qui manquent à un point déplorable de jugement et de courage pour conduire à des fins utiles et honorables la tourmente qu'ils ont suscitée et qui, bien dirigée, nonobstant les malheurs qui l'ont accompagnée, aurait pu tourner à l'avantage de tous. Mais une fois la barque lancée parmi les écueils et les rochers, par leur incapacité dans l'action et dans la direction, ils abandonnent le gouvernail qu'ils tenaient d'une main tremblante, et se sauvent lâchement du vaisseau ainsi travaillé par la tempête et par l'orage au gré d'une mer en fureur et terrible, à la merci de la colère et de la vengeance des éléments qu'ils ont provoqués; délaissant un équipage dont le malheur est de témoigner de la confiance à des hommes capables uniquement de débiter des paroles à la journée et tout à fait dénués d'habileté pratique. Dans leur égoïsme ils n'ont pas même la générosité de crier "sauve qui peut," de crainte de diminuer leurs propres chances de salut. Ils abandonnent à la dérobée leurs dupes, pendant que celles-ci luttent contre l'orage et la foudre. Ces lâches déclamateurs, (et les déclamateurs ont été lâches dans tous les temps), vous diront avec une infernale malice que nos hommes d'état sont des "politiques profonds comme l'abîme, muets comme la tombe." Leur politique à eux est désolante et insaisissable comme l'abîme, turbulente et destructrice comme l'ouragan. Ils trouvent de la profondeur dans les champs qu'à ravagés la tempête suscitée par eux et du silence dans les tombes de ceux qui sont morts en combattant ou sont tombés sous la hache du sicaire, pour expier la lâcheté de leur chef! . . . Si cette profondeur et ce silence me font peur, il me semble pourtant que j'ai passé avec vous par d'assez terribles épreuves pour oser affirmer que je ne suis point timide; mais j'ai peur des horreurs de la solitude, produite par la dévastation du silence des cadavres après la bataille, du cri lamentable de l'orphelin qui, au milieu des ruines, demande son père et du pain. Heureux si les sacrifices que nous avons fait dans les jours mauvais peuvent être acceptés comme compensation des maux qu'ils ont produits. Je m'épanche avec vous, car je sens le besoin de décharger dans vos cœurs des sentiments si brûlants encore; ce que nous avons fait et souffert en commun sont des lieux plus forts que ceux de l'existence, et la tombe ne saurait les briser!

Et c'est le chef qui fuit durant la mêlée, qui conséquemment a perdu son droit de commandement, c'est celui-là même qui veut arracher les rênes des affaires politiques à des mains sages et habiles, pour les saisir lui-même et les lâcher encore une fois, assisôt qu'il verra le précipice où son étourderie aura conduit le char de l'état. Celui qui a été dans le naufrage, qui a pris part à la lutte, qui n'a pas trahi ses amis mais a partagé leur sort, qui a devant ses yeux encore en ce moment des braves ravés à la vie, des femmes et des enfants sans époux et sans pères, n'ayant personne pour les protéger contre l'effreuse licence d'une soldatesque sans mœurs et sans frein, et pis encore à la merci de compatriotes apostats à leur pays et à tous les sentiments de la nature humaine, qui voit les habitations jadis le sanctuaire de la vertu, et resplendissantes de bonheur et de prospérité, en proie aux flammes et au pillage; qui voit le froid et la faim décimer les infortunées victimes, qui voit sur l'échafaud les corps sanglants et mutilés de ses braves et malheureux compatriotes, celui-là, dis-je, à la vue de ce tableau de deuil et d'affliction, tressaille d'horreur et pleure dans la tristesse. Il tremble pour les conséquences qui peuvent bien vraisemblablement surgir d'une nouvelle agitation, et il est profondément dégoûté de l'incertitude, du criminel orgueil et de la révoltante jalousie de celui qui veut des événements que lui, lui plus que tout autre, devrait avoir en horreur. Ne peut-on pas s'écrier avec raison: O conscience! ô sotte-nir! ô humanité! où vous êtes-vous réfugiés? Où avez-vous jamais séjourné dans le sein de celui qui insulte perpétuellement à vos belles et célestes attributions, qui ne trouve d'intelligent, d'intégral, de patriotique, de généreux et de désintéressé que lui-même, qui croit résumer en lui la patrie et qui se plaît à rapetisser nos hommes publics pour les vouer plus facilement au ridicule et à la défaveur.

S'il y a un homme en Canada assez malheureux que de vouloir provoquer la dissension et le trouble, qu'il soit donc montré au doigt, comme un être à éviter, comme on éviterait la peste et tous les fléaux qui peuvent torturer l'humanité. On aurait raison de penser que ce mauvais génie trouve convenable aux autres tout le mal qui peut émaner de ses procédés enragés et insensés, parce qu'il n'a pas, et dans sa personne et dans sa famille, éprouvé les grandes souffrances, qu'il a fait descendre si abondamment sur ceux qui avaient le suprême malheur de regarder ses démarches comme consistantes, sages, et vertueuses.—Je n'ai pas besoin de vous dire que ceux auxquels je viens de faire allusion ont perdu sans retour ma confiance; et j'espère, pour le bien et le bonheur de nous tous, que ce sentiment trouvera son écho partout dans le pays. Non plus ai-je besoin de vous assurer que le ministère actuel possède ma plus parfaite confiance; le pays lui a témoigné une semblable confiance, mais nous le tiendrons solidaire de ses actes. Puisqu'il en est ainsi, est-ce juste, est-ce convenable, est-ce sage de vouloir l'entretenir par une hypocrite démarche; et ceci immédiatement après avoir dit: "Je veux donner du temps aux ministres; les aider même à faire du bien." Du premier moment qu'ils entrent au pouvoir, on les blâme de n'avoir pas laissé agir la chambre, pour les actes de laquelle on les rendait responsables! Ne doit-on pas soupçonner les motifs de ceux qui agissent de la sorte? Et pourtant ils ont la singulière hardiesse de prôner la pureté et la grandeur de leurs vues, et la libéralité de leurs procédés! Ils disent qu'ils reposent beaucoup de confiance dans les membres du cabinet; et tout de suite ils font des suggestions qui ont pour but de les ruiner, chargés comme ils le sont du lourd fardeau de l'administration. Selon ces agitateurs le gouvernement d'un pays serait une tâche très-facile et sans importance! Selon eux, mieux vaudrait s'occuper à faire des discours interminables et toujours sur le même ton. Il est dit avec vérité quelque part qu'un grand parleur est un pauvre artisan! Col-

la vérité est consignée sur les journaux parlementaires et dans la mémoire de ceux qui ont un tant soit peu suivi la marche de notre législature. Car ceux qui ont été les plus prolifiques en paroles ont été les plus stériles en œuvres et les plus portés à accuser et condamner les autres, ont été soit les plus lâches, les plus indolents, ou les plus capables de conduire les affaires.

Ne pouvant se faire des partisans parmi les hommes mûrs et sages, on s'adresse à la jeunesse. On profite de son ardeur, et de son manque d'expérience pour en faire des supports. On met à contribution le beau sentiment, l'amour de la patrie; et par des paroles aussi pernicieuses qu'erronnées on excite l'enthousiasme. On parle de nationalité, et pour soutenir un faux principe, on éveille les préjugés et les passions de cette jeunesse, sachant bien qu'il est souvent facile de la tromper et d'en faire des instruments. Quel spectacle déplorable que de voir un homme d'un âge avancé, un vieillard se faire des amis et partisans parmi certains de nos jeunes gens, d'ailleurs si estimables, séduits par ses démarches insensées; eux, sans expérience dans les affaires politiques; et lui, que toutes personnes distinguées tant par leur rang, leur fortune, et leurs talents sont forcées d'abandonner lorsqu'elles l'entouraient jadis; des personnes toutes autant attachées au pays que lui. Elles le désavouent et le censurent, et, malgré leur ancienne approbation, vieilles et connaisseur, elles se mettent en garde contre les machinations d'un homme, dont elles en sont maintenant convaincues, le seul motif était de s'élever au-dessus de tous ceux qui l'environnent, à quelque prix que ce fût. Il parle sans cesse de la nationalité: Cette "nationalité" consiste à faire le bien de sa patrie; à la faire chérir et respecter. Chacun qui vient parmi nous veut faire fortune, demeurer et mourir en Canada; pour cela, il doit s'identifier avec sa prospérité et son honneur; ce qui est la vraie nationalité. Mais l'objet du mouvement actuel est de semer la division parmi le peuple, etc., etc. En un mot, c'est la discorde, la division que l'on désire, et ce sont les seuls moyens que les ambitieux possèdent pour se créer un parti. De tous ceux dont il faut se garder, ce sont ceux qui veulent "diviser pour régner." Il est du devoir d'un véritable Canadien d'épier les démarches de ces chercheurs de popularité. Il faut analyser leurs projets, approfondir leurs tendances, et s'étant convaincu que l'égoïsme est leur seul mobile, il convient de les dénoncer comme les plus méchants et les plus dangereux ennemis du pays, et chacun doit les fuir et les déconcerter.

Lorsque l'immense majorité de ce comté m'a fait l'honneur de me demander à me porter candidat, j'ai entré en lice avec une personne, vénérable par son âge, respectable par ses antécédents, mais qui, dans sa vieillesse avait apostasié ses principes, s'était classé dans les rangs des ennemis reconnus de cette Province, et de tout ce qu'il y avait de Canadien et de libéral. Certains parents et de MM. D. B. Viger et L. J. Papineau eurent la bassesse, la malignité, alors, de m'accuser de vouloir de nouveau plonger le pays dans le trouble; bien qu'il fût notoire que j'approuvais de tout mon cœur le gouvernement responsable; pour faire valoir lequel vous m'avez député à la législature. Or, je vous demande, qui de M. Papineau ou de moi veut renouveler les scènes de 1837? Ces cils et méprisables calomniateurs, naturellement lâches, ont eu l'audace alors de m'accuser d'être seul la cause de la rébellion. M. Papineau est venu chercher protection sur la Rivière Chambly; ma maison lui a servi d'asile, et de suite les troupes se sont dirigées vers nous.

Si je n'ai pas succombé, ce n'est pas dû à la souplesse de mes jambes ou à celle de mon cheval; je ne me suis pas caché, non plus; ai-je déguisé mon nom pour dérober ma personne. Je m'appellais *Wolfred Nelson* sur le champ de bataille, je dus m'appeler *Wolfred Nelson*, lorsque j'eus fait comprendre à mes braves compagnons d'armes qu'il fallait se débarrasser, la lutte devenant impossible, je dus m'appeler *Wolfred Nelson* dans les cachots, dans l'exil, et plus encore "sur la terre classique de la liberté." Je suis revenu pauvre au milieu de vous, mais avec un nom sans flétrissures. En voulant pour la première fois le sol natal, après l'exil, j'ai dit ce que j'étais, j'ai dit que je n'avais pas changé, je n'ai pas, par un mutisme à double entente, laissé flotter mes anciens amis entre la crainte et l'espérance, surtout je ne suis pas venu jeter le désordre et la désaffection dans une société travaillant à se reconstruire après un choc terrible et destructeur. L'égoïsme ne pouvait pas caler avec les intérêts du peuple, et je pensai qu'il importait peu quels hommes étuient au pouvoir, pourvu qu'ils fussent des hommes amis, intégrés, intelligents, des hommes de volonté et d'action.

Les allusions sont dirigées seulement contre ceux qui, avant et à ce jour, m'ont payé de la plus vilaine ingratitude, et me forcent à prendre la défensive, qu'ils ne m'obligent pas de prendre l'offensive. Je le répète encore, que les griefs qui ont produit la tempête de 37, tels que je vous les ai brièvement détaillés au commencement de ce discours, n'existent plus; nous avons l'administration des affaires du pays en nos mains, et nous n'avons que peu à envier aux États-Unis. Jamais l'aspect du pays a été si favorable, et l'avenir si fécond en promesses; et il continuera ainsi, à moins que des personnes sur lesquelles j'ai attiré votre attention, et qui veulent tout sacrifier à leur agrandissement, ne réussissent à ramener les événements déplorablement passés. Le pays est averti de leurs vues et de leurs projets; travaillons tous de concert pour déjouer leurs mauvais desseins.

Messieurs,—Si les sentiments et les principes que je viens d'énoncer vous sont réciproques, je travaillerai de toutes mes forces à les faire valoir. Au contraire, s'ils vous sont opposés, je suis tout prêt à remettre entre vos mains un mandat, que je ne pourrais tenir plus longtemps avec honneur et conviction. Le représentant doit être le "fidèle interprète" et l'honnête agent de ses constituants; il ne doit pas faire violence à leurs sentiments. S'il manque de respect pour lui-même, au point d'entamer une ligne de conduite qui leur déplairait, il doit avoir assez de considération pour eux, pour abandonner une position dont il ne peut convenablement remplir les devoirs.

Si vous voulez bien me continuer votre confiance, je tâcherai, à l'avenir comme par le passé, de m'en montrer digne.

En souhaitant du fond de mon cœur, que l'union et la bonne intelligence règnent parmi les vrais amis du pays, j'ai l'honneur de vous souhaiter bonheur et prospérité, et de vous dire adieu.

WOLFRED NELSON.

## MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 6 JUIN 1848.

LETTRES DE MGR. HUGHES.

LETTRE VI.

Suite

60. Maintenant, cher lecteur, si vous étiez catholique, vous seriez rempli de reconnaissance pour le fondateur divin du christianisme, qui, dans l'organisation de son église, a défendu ainsi et mis à couvert de toutes parts le sacré dépôt de sa révélation avec tant de précautions et le sacro-saint de sa sécurité. Vous avez vu tout à l'heure que Jésus-Christ a identifié sa voix avec celle des docteurs qu'il a chargés d'exercer son ministère "celui qui vous écoute m'écoute." Et ce qui est rapporté au commencement du chapitre dixième de saint Jean est aussi vrai aujourd'hui dans l'église catholique que lorsque la déclaration en fut faite d'abord par son divin fondateur: "En vérité, en vérité je vous le dis: celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur et un larron, mais celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis; c'est à celui-là que le portier ouvre, et les brebis entendent sa voix; il appelle ses propres brebis par leur nom et il les fait sortir. Et lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivent point un étranger; mais elles le fuient, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers."

61. Vous n'avez peut-être jamais remarqué que le mot grec *apôtre* signifie simplement un envoyé. De même aussi le mot *missionnaire*, dérivé du verbe latin *mitto* signifie également un envoyé. De là, comme vous l'avez vu, notre divin Sauveur a enseigné sur la terre comme l'*apôtre* ou l'*envoyé* de Dieu. Cette mission du Père il l'a déléguée à ceux qu'il a envoyés, et eux, comme dépositaire de l'autorité divine d'envoyer, l'ont déléguée à d'autres en proportion des besoins de l'église et de la exigence de la succession des temps. Vous comprenez combien est intime le rapport entre cette économie et le principe de foi et de doctrine, tel qu'exposé dans les lettres précédentes: Dieu avait déterminé que les hommes devaient recevoir et croire la doctrine de la révélation, par l'enseignement de ceux qui étaient chargés ainsi, de la leur faire connaître. L'*oreille* et non l'*œil* devait être l'entrée de l'âme, et c'est ce que St. Paul exprime éloquemment et magnifiquement dans ses lettres aux Romains. "Mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croient point en lui? et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler? Et comment prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés? . . . DONC LA FOI VIENT DE CE QU'ON A ENTENDU et on entend par la parole de Jésus-Christ." L'opinion des raisonneurs privés est bien différente de celle-ci. Suivant eux, la foi vient de ce que l'on voit et le vrai prédicateur est la Bible muette; et par conséquent leurs apôtres sont les *colporteurs* (1) qui sèment les bibles par le monde pour recueillir non la moisson de la foi mais les spéculations contradictoires de l'opinion privée. Cela n'ôte pas à la Bible son usage divin d'une valeur ineffable, dont ceci n'est que l'abus.

Dans l'Épître aux Hébreux l'écrivain inspiré pose la règle pour l'apostrophe au caractère de ministres dans l'église chrétienne: "Et nul ne s'attribue à soi-même cet honneur, mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron." Or Aaron fut appelé de Dieu par l'autorité pré-existante et par l'ordre extérieur de Moïse. Dans le onzième chapitre des actes des Apôtres, Bernabé est envoyé à Antioche et là avec Saffil instruisit un fort grand nombre de personnes, de sorte que ce fut à Antioche que les disciples furent nommés pour la première fois "chrétiens." Après que la question touchant les gentils et la loi eût été réglée, dans le conseil de Jérusalem, il est parlé au verset 24e du chap. 15e de novateurs (disturbers) "qui venaient d'avec nous," "sans que nous leur eussions donné aucun ordre." C'est-à-dire, que nous n'avions pas envoyés.

62. En résumé on ne trouve pas d'exemple de mission donnée sans qu'elle émane de l'autorité pré-existante de l'église, conférée d'une manière extérieure, le cas de S. Paul excepté. Sa mission était dans un sens une exception à l'ordre établi. Il avait été éclairé miraculeusement de la connaissance de la foi et de la doctrine des autres apôtres et avait reçu de Jésus-Christ lui-même son autorité de prêcher et d'enseigner la même chose. Mais cela même n'arriva pas d'une manière invisible. Il eut des témoins de la lumière et de la voix qui changa subitement le persécuteur en un vase d'élection et un apôtre des gentils. Outre cela il confirma sa mission par des miracles que Dieu lui donna le pouvoir d'opérer pour attester qu'il avait été envoyé. Le Tout-

(1) M<sup>r</sup>. Sewell, Middleton, et Cie de Québec seront bien surpris sans doute de voir flétrir par un homme comme M<sup>r</sup>. Hughes la voix qu'ils veulent prendre pour répandre en Canada la vérité (!) parmi les Canadiens-français. Ces gens, se montrant partout semblables à eux-mêmes, ne doivent pas être surpris que les arguments qui servent dans une partie du monde contre eux, soient reproduits ailleurs pour montrer ce que l'on doit penser de ceux qui ne savent pas respecter la foi de leurs frères, et qui n'en ayant pas eux-mêmes, veulent imposer leurs opinions à leurs concitoyens par des moyens que répudient également la délicatesse, les rapports que l'on se doit dans la société et les principes d'après lesquels ils agissent. (Note du traducteur.)